

**Pippo Delbono , nouvel électrochoc
di Martine Silber (LE MONDE, 12/01/2008)**

L'Italien Pippo Delbono n'est pas un dramaturge, c'est un homme de théâtre, pour qui le texte n'est qu'un élément, ni plus mince ni plus fort que les autres : les maquillages, les costumes, les lumières, le décor et les acteurs. Il met en scène des gens, des visages, des corps, des mots, et toujours de la musique (de Joan Baez à Frank Sinatra en passant par Lully, Penderecki et Bach).

Les hommes et les femmes qui composent la troupe ne sont pas tous à l'origine des gens de spectacle : Bobo, une vedette à lui tout seul, microcéphale, sourd-muet, a passé les deux tiers de sa vie en hôpital psychiatrique ; Gianluca Ballaré, trisomique, était l'élève de la maman de Pippo ; Nelson Larricia était clochard... Tous ou presque, trop grands, trop maigres, trop gros, trop petits, trop cabossés, défient les canons de la beauté qu'ils font naître.

Au début de Questo buio feroce ("Cette obscurité féroce"), que Pippo Delbono présente au Théâtre du Rond-Point, à Paris, le plateau reste dans le noir un moment, puis la lumière monte inexorablement, blanche sur murs blancs, jusqu'à l'éblouissement.

Au centre, un corps d'homme, squelettique, allongé sur le côté, un masque sur le visage qui ne laisse passer qu'un regard fendu. Off, la voix de Pippo Delbono, rythmée par une respiration lourde, fiévreuse, explique que cette "obscurité féroce" est le titre du livre du romancier américain Harold Brodkey, trouvé par hasard lors d'un voyage en Birmanie, qui "raconte son voyage vers la mort frappé par le sida".

Pippo, séropositif, s'est approprié cette chronique rageuse, tendre, ironique, orgueilleuse, pour n'en garder que quelques phrases, qu'il illustre, faisant monter une émotion qui laissera des spectateurs en état de choc, au bord des larmes, et d'autres agacés, lassés.

Il joue sur les nerfs, il provoque, il fait surgir une beauté effarante, des silhouettes felliniennes, des visages grimés, grimaçants, comme sortis du cinéma expressionniste allemand, ou des peintures noires de Goya. Il intercale une version poignante et terrible de My Way, des moments de tendresse et de poésie, et même de la drôlerie. Sans une erreur. La seule faute de goût - une femme égrenant vulgairement des petites annonces érotiques - étant indispensable et nécessaire.

PÉNITENTS OU BOURREAUX

Sur la scène du Théâtre du Rond-Point, on voit des silhouettes impossibles de malades dépouillés de leurs noms dans la salle d'attente d'un hôpital, qui attendent sans impatience que leur "numéro" sorte comme à la loterie. Il y a encore les cauchemars "des corps mordus" et de celui, supplicié, écartelé entre ciel et terre, d'un homme aux yeux bandés et au corps labouré de cicatrices rouges. Un épisode Cendrillon met la gagnante du tournoi de chaussure entre les bras d'un Prince charmant qui tient de Casanova et de Thomas Diafoirus, ridicule et lubrique.

Deux Arlequins (Bobo et Gianluca) exécutent avec une infinie douceur une danse lente. Un défilé de mode sur la musique du film *In the Mood for Love*, le film de Wong Kar-wai, mélangeant hommes et femmes et travestis, fait éclater la somptuosité des costumes et se termine sur des pénitents sans visages, à moins qu'ils ne soient bourreaux.

DANSE FOLLE

Les comédiens sont souvent muets, laissant la place à la musique. La voix de Pippo vient en commentaire, égrenant l'amour des hommes sans noms et sans visages, regardant Venise en train de mourir, hurlant comme un enfant "Regardez-moi, je disparais", regardant la mort qui le regarde.

Sa danse folle sur *Emmenez-moi* chanté par Aznavour rappelle ce qu'il doit à la chorégraphe allemande Pina Bausch, en décalage avec la vision de mort qui s'installe, précédée d'un cortège funèbre, visages blafards, lèvres et yeux peints de noir. Le triomphe de la mort est total et magnifique. Si le spectacle commence dans l'ombre, il se termine en pleine lumière. Les comédiens viennent saluer sans que le noir se fasse, laissant les applaudissements en suspens.